

Laser et merveilleux chez Georges Dyens

Carolle Gagnon

Volume 30, numéro 121, décembre–hiver 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54082ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, C. (1985). Laser et merveilleux chez Georges Dyens. *Vie des arts*, 30(121), 60–61.

Laser et merveilleux chez GEORGES DYENS

Carolle GAGNON



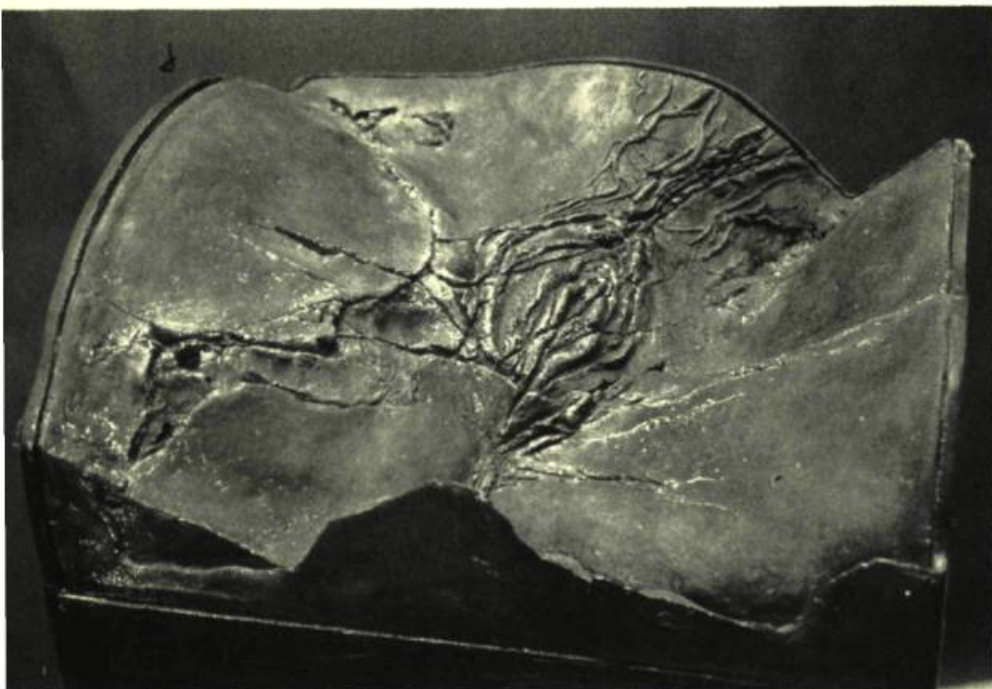
1. Georges DYENS, *L'Incubateur de l'an 2032*, 1982. Holosculpture.

Connu depuis longtemps – depuis son arrivée en 1966 – dans les milieux artistiques québécois, théâtre et musique y compris, Georges Dyens vit à Montréal. On le croise à l'Uqam, dans la rue Saint-Denis, au Calife, dans les réunions de la Société Canadienne d'Holographie, à l'Université Columbia, à New-York, et il possède un pied-à-terre à Paris. Son style ultra-personnel, nouveau bohème, à la fois viscéral et sophistiqué, défie la bravoure de la jeune avant-garde. Dyens, c'est une avalanche folle de vitalité, de curiosité, avec du merveilleux dans ses œuvres récentes.

Avec les holosculptures, il nous est possible de concilier le merveilleux avec les représentations qui nous en sont faites verbalement par l'artiste, les promesses de ses dernières œuvres et de toute son œuvre dessinée. Ces nouvelles œuvres sonores et visuelles sont conçues et présentées en installations, technique théâtrale que Dyens utilisait depuis plusieurs années de façon plus ou moins partielle¹. «Ce qui m'intéresse, c'est l'arc-en-ciel», déclarait-il lors d'une rencontre printanière de la Société Canadienne d'Holographie, «c'est l'aurore boréale». Il la recrée, elle, avec de l'invisible dans le visible, du non-entendu dans l'entendu, dans toute sa magie rêvée. Et c'est là, chez Dyens, la nouveauté d'avoir renouvelé son répertoire en introduisant de nouveaux supports, une nouvelle mesure, une subtile harmonie des similitudes de la forme, de la musique et de la couleur. Plus de ces ruptures de styles, sinon intégrées, de ce laid, de ce hideux. Ou bien, avons-nous été habitués à y percevoir une forme de la beauté qui nous était inconnue avant ces années-ci? *La Guerre des étoiles* et le cinéma fantastique nous ont appris à apprivoiser, visuellement tout au moins, ce que nous appelions des monstres.

Mais il ne s'agit pas que de cela chez Dyens. Enfant juif qui n'a pas eu d'enfance – il avait huit ans à la déclaration de la dernière guerre –, Dyens n'a eu comme antidote efficace que l'art, cet art que la culture moderne a exalté en tant que manifestation d'une plus grande liberté. Pressé sans doute «de trouver le lieu et la formule»², de déflorer la forme et son secret, il sculpte dans la cire des êtres mal formés, des paysages hostiles, par ailleurs fascinants, provenant de sa douleur, avec laquelle il dit maintenant pouvoir guerroyer d'égal à égal. Avec le merveilleux comme arme, sans doute.

Le merveilleux, dans *L'Incubateur de l'an 2032*, 1981-1983, que l'on pouvait voir à la Maison de la Culture de Notre-Dame-de-Grâce, à Montréal³. C'est une dramatisation, une solennité, à laquelle Dyens s'entend, créée par un module, plus réel que le réel, comme au cinéma, sans doute à cause du pouvoir extraordinaire de la forme reconduite par la technique holographique. La lumière va diminuant et puis s'intensifiant tour à tour dans un accompagnement musical⁴ à effet de battements... de cœur, ou d'aile ou de tout ce qui, en nous, a quelque racine profonde, le rythme de la mer!⁵



2. *La Terre mère* (détail), 1985.

la lumière colorée, le son s'anéantissant graduellement, parfois accompagné de quelques battements si dramatisés que l'on dirait les pas d'un géant qui s'avance... qu'arrivera-t-il? Seule trace de l'univers hier encore tragique de Georges Dyens. «Et peut-être voici qu'enfin la traversée effrayante, d'un astre à l'autre, est commencée!...»⁷.

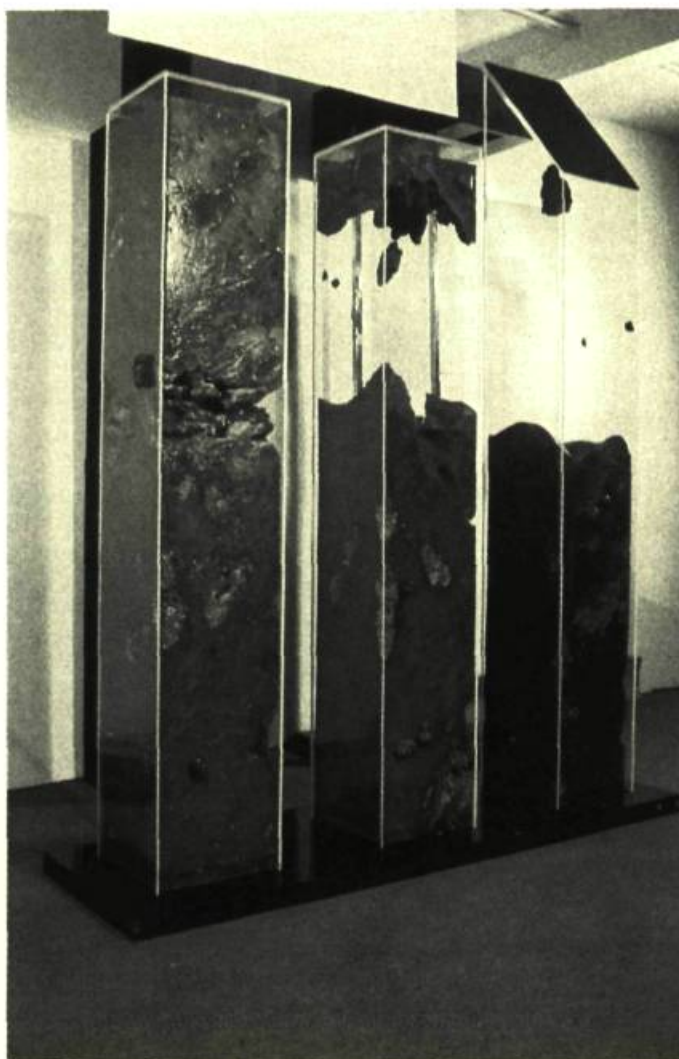
1. En décembre 1981 était présentée une holosculpture en première mondiale au Musée d'art de Joliette.
2. Arthur Rimbaud, *Illuminations*.
3. «Hologrammes d'art», du 4 juillet au 4 septembre 1985, Maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce, Montréal.
4. La musique électro-acoustique est celle du compositeur québécois Robert Normandeau.
5. «Bercant mon infini sur le fini des mers...», Baudelaire, *Les fleurs du mal*, le Voyage.
6. Ibidem.
7. Victor Hugo, *Plein ciel*.



L'intensité de la lumière colorée polarise notre sensibilité. *Éclipse*, 1985, présente un espace interplanétaire qui nous semble familier. Est-ce le rythme qui crée cette impression de connu, de confort et ce sentiment de féerie, ou est-ce le jeu des lumières? Sans doute la maîtrise de l'artiste de chacun de ces éléments, y compris les présentoirs, véritables navires sculpturaux, dans lesquels on pénètre comme dans un vaisseau «au fond de l'inconnu, pour trouver du nouveau...»⁶.

Les holosculptures ne sont pas sans un certain hermétisme qui semble provenir de la juxtaposition d'images d'ordre différent. Ces combinaisons ne visent que l'effet à produire. Cet hermétisme se rattache à l'esthétique symboliste. Le voyage proposé peut sous-tendre la notion de voie, au sens mystique du terme: Georges Dyens a souvent parlé de mysticisme dans son œuvre. La fenêtre ou la porte présentant l'ailleurs, le transcendant, rejoint le symbolisme particulier du Pont, rattaché à l'autre rive, au delà de la voûte du ciel. L'holosculpture devient un support de la contemplation.

Les écrans des holosculptures présentent des scènes, des événements successifs dont le plus fascinant est sans doute celui, sans titre, de la femme couchée – rappelant, sur le plan plastique, Manet, Picasso et Matisse –, à la longue chevelure, au modelé classique. Placée au premier plan, cette femme-sirène – le moi possible – disparaît tantôt lorsqu'un arc-en-ciel s'illumine à l'arrière-fond, l'entredeux étant constellé de cristaux. Ce petit univers simultané se dilate et se crée selon les temps de la musique concrète et de



3. *La Terre mère*, 1985.